

ADÈLE BIBAUD

# Méprise / Lionel Duvernoy

**BeQ**

**Adèle Bibaud**

(1857-1941)

**Méprise / Lionel Duvernoy**

**La Bibliothèque électronique du Québec**

Collection *Littérature québécoise*

Volume 760 : version 1.0

# **Méprise / Lionel Duvernoy**

nouvelles

Numérisation : Wikisource.

Relecture : Jean-Yves Dupuis.

# Méprise

Nous étions en frais de nous amuser mon ami et moi. Après un succulent repas au Viger, nous nous étions dirigés au dehors sans trop savoir où nous irions.

Mon compagnon était plein d'esprit ce soir-là, le champagne lui avait donné de la verve, un bon mot n'attendait pas l'autre. Nous allions, riant tous deux à gorge déployée, comme des écoliers en vacances, sans nous soucier de l'opinion des passants, dont plus d'un, en nous regardant, avait haussé les épaules en disant :

– Quels fous !

C'est vrai, mais tout de même je crois que nous faisons envie, notre gaieté était si franche.

– Je vais, dit Réal, pour me distraire faire l'indépendant à la manière d'un grand nombre d'imbéciles que nous rencontrons à tous instant sur le parapet, et qui n'ont pas le savoir-vivre de se mettre de côté pour laisser passer leur voisin, ils vous coudoient à qui mieux mieux.

Et le voilà marchant au beau milieu du trottoir, bousculant les hommes, accrochant, dans sa marche insensée plus d'un chapeau de femme, qui furieuse lui lançait un regard courroucé et s'éloignait en murmurant :

– Quel manant !

Moi, qui filais dans son ombre je recueillais tous ces quolibets.

– Tu vas finir, lui dis-je, car si tu continues on mettra la police à nos trousses ; je n'y tiens pas. Entrons dans ce tramway, nous n'avons rien de mieux à faire, nous irons jusqu'au terminus.

Je siffle, le conducteur me voit, on arrête, mais juste au beau milieu d'une mare d'eau sale ; dans ces véhicules on se soucie fort peu de mettre le passager dans l'obligation de se croter les pieds. Il faut dire aussi que Montréal est renommé pour la propreté de ses rues, nos échevins feraient une maladie si les piétons pouvaient traverser la chaussée sans avoir de la boue jusqu'à la cheville.

Le char était plein. Nous pûmes trouver deux

sièges, tout ce qui restait. J'avais pour vis-à-vis une grosse boulotte aux joues rubicondes, escortée d'un petit homme maigre et sec, salivant sans cesse à droite à gauche d'une manière insupportable. Une jeune femme, assise à côté de lui, avait souvent déjà froncé ses jolis sourcils bruns et serré autour d'elle sa robe de satin fumée de Londres, afin de la préserver des invasions de cet intrus ; mais lui paraissait peu se soucier de cette élégante, soudain un énorme crachat vint tomber sur sa robe.

– Oh ! shocking, fit-elle en se levant, “I never saw a city like Montreal, no comfort can be had in the street cars.”

Tirant la sonnette elle fit arrêter le tramway et descendit en disant :

– It is really disgusting to see that the conductor can't keep proper order in the cars.

Malgré les inconvénients de cette voiture la place fut bientôt prise. J'ai dit que le char était plein, mais on l'emplissait toujours, les passagers entraient, entraient, si bien qu'au bout de dix minutes nous étions serrés, pressés comme de

véritables sardines ; le conducteur criait, à chaque nouvel arrivant :

– Make room, make room.

– Que diantre, fit mon ami, où veut-il que nous fassions de la place lorsqu’il n’y a plus moyen de respirer. L’animal. A-t-on jamais vu un pays où sous prétexte de promener les gens on les étrangle. Pourquoi ne pas mettre plus de tramways, cela n’est pas bien difficile.

Drelin drelin. Encore quelqu’un qui veut entrer.

– Mais il n’y a plus de place, vocifère-t-on de toute part.

C’est égal, le conducteur a la rage d’étouffer ses passagers.

– Serrez les rangs, dit-il, c’est une femme avec son enfant, que quelque monsieur se lève.

Une femme avec son bébé ; je veux céder mon siège, mais il m’est impossible de me lever ; on me pousse de tous côtés ; enfin la foule se rue sur la nouvelle venue qui vient tomber, presque étouffée, sur les genoux de mon compagnon,



avec son marmot qui se met à crier comme un petit perdu.

– Sortons, sortons, fit Réal, je n'en puis plus.

Mais la femme ne faisait pas mine de remuer, elle avait trouvé, sur les genoux de mon ami, un siège sans doute assez moelleux, puisqu'elle ne voulait plus se déranger de crainte qu'on ne le lui enlevât. Le fou rire me prit en regardant le visage déconcerté de Réal qui avec la femme et l'enfant sur les genoux, avait l'apparence d'un véritable « pater familias. »

J'étais enfin parvenu à me mettre sur mes jambes, et malgré les cris du bambin je pus faire entendre à la mère qu'elle trouverait place sur le banc. Elle me regarda d'un petit air sournois comme pour bien s'assurer que je ne voulais pas la tromper, décidée qu'elle était, j'en suis certain, à ne pas abandonner les genoux malheureux qui l'avaient reçue, avant d'avoir trouvé un endroit aussi convenable à ses goûts.

– Laissez-moi partir madame, fit Réal un peu impatienté.

– Attendez, monsieur, est-ce qu'on sait jusqu'où on se place ici, donnez-moi le temps de me reconnaître. Je n'ai jamais vu de gens si peu complaisants.

– Certes, il en faut une bonne dose de complaisance pour vous porter avec votre bambin qui est un vrai petit diable ; est-ce qu'il ne va pas se taire cet enfant ?

– Cela ne vous regarde pas.

C'est vrai ; mais ce qui me regarde c'est de ne plus vous avoir sur les genoux avec lui.

Et Réal fait un suprême effort pour se débarrasser, je lui tends la main, grâce à ce secours il parvient à mettre à terre la robuste dame. D'un bond nous sommes sur la plateforme.

– Ouf, fait mon ami, cela est pire qu'un bain turc. Vite, descendons, je n'y tiens plus. Tu ne m'y reprendras point, mon cher, à aller me promener dans ces tramways ; du moins pas avant que la Compagnie ne change de système. J'aime mieux marcher à l'autre bout de la ville

que de recommencer pareille excursion.

On nous avait laissés à l'extrémité de la rue Sainte-Catherine Ouest ; en passant devant la demeure de M<sup>me</sup> T... Réal se tourna vers moi.

– Sais-tu que M<sup>lle</sup> T... est une héritière, me dit-il, Raoul, tu devrais te présenter dans cette maison, mademoiselle T... serait un bon parti pour toi ; outre qu'elle est riche, elle est charmante, très spirituelle.

– Tu crois, mon cher Réal, que je n'aurais qu'à me présenter pour être accepté ? J'ai trop d'esprit, permets-moi de te le dire, pour avoir la prétention d'un grand nombre de mes camarades qui s'imaginent qu'ils n'auraient qu'à faire une demande en mariage pour être aussitôt agréés : leur fatuité me déplaît, j'ai la ferme conviction que celui qui se vante le plus est précisément celui qui serait le premier éconduit. Je ne trouve rien d'étonnant à ce qu'une femme refuse d'épouser un homme qu'elle n'aime pas. Le mariage pour moi est chose si grave que je conçois qu'une personne intelligente ne tienne pas à se lier pour la vie, à un être qui ne lui est

pas en tout sympathique. Je connais bon nombre de jeunes filles qui ne voudraient pas m'épouser, je ne les trouve pas moins aimables pour cela, au contraire, je les admire, leur indépendance me plaît, ces femmes ne suivent pas l'exemple de la foule, elles ont un cœur qu'elles ne donnent pas à tout venant, comme une marchandise à l'enchère adjugée au plus offrant. J'espère bien ne jamais épouser une femme qui ne cherche en un mari qu'une position ou un nom, mettant tout à fait de côté les sentiments du cœur.

– Tu es poétique, Raoul.

– Appelle cela comme tu voudras, moi je trouve que c'est tout simplement du bon sens.

– Allons, va pour ton bon sens ; mais n'ayons pas l'air d'en avoir ce soir et suivons cette personne devant nous. Crois-tu qu'elle soit en possession de mari ?

– Je n'en sais rien.

– Comme elle a un pied mignon effleurant à peine le sol, comme sa taille est gracieuse, cette femme est parfaite, si le visage est aussi joli que

le reste, c'est une perle, il faut savoir où elle va.  
Quelle heure as-tu ?

– Sept heures, répondis-je.

– Oh ! alors j'ai une bonne heure et demie devant moi, je ne vais chez Jeanne que vers neuf heures.

– Crois-tu que ta fiancée te recevrait avec plaisir si elle savait que tu as passé une partie de la soirée à suivre une inconnue ?

– Que veux-tu, mon cher, les hommes sont un peu fous, il faut que les femmes soient indulgentes et leur passent leurs folies. J'aime Jeanne, je serais le plus malheureux des hommes de lui faire de la peine ; mais je trouve qu'il faut des variations au plus beau morceau, cette femme intéresse ma curiosité me pousse à savoir où elle va, donc je la suis.

L'inconnue avait ralenti sa marche, il était évident qu'elle nous savait derrière elle, de plus qu'elle ne nous en voulait pas de la suivre, cependant lorsque nous étions presque sur ses talons elle se mettait à marcher beaucoup plus

vite comme pour nous distancer. Elle continua ce manège pendant un quart d'heure.

– Ton inconnue se moque de nous, dis-je à Réal. Allons, finissons-en, nous ne sommes pas pour la suivre toute la nuit. Si elle te tient au cœur va lui parler de suite, nous saurons alors à quoi nous en tenir. Les positions tendues m'ennuient. C'est le bon moment, tu pourras jouir de la vue de sa beauté, voici une lumière électrique, exécute-toi.

Réal obéit, en deux pas il la rejoignit.

– Madame ou mademoiselle, dit-il en saluant.

– Que me voulez-vous, répondit-elle en relevant un voile épais qu'elle avait jusqu'alors tenu baissé sur sa figure.

– Ah ! exclama Réal, pardon je me trompais.

J'avais tout vu et comme dans le tramway je n'avais pu m'empêcher de rire de la mésaventure de mon ami, cette fois encore j'éclatai. Nous avions devant les yeux une Africaine du plus beau noir qui nous avait joliment joués.

– Aimes-tu encore les variations, Réal ?

– Peste, tu me portes malheur, Raoul, je crois que je ne continuerai pas à me promener avec toi. Je ne serais pas du tout surpris maintenant que pour continuer mes déboires Jeanne me reçût comme un chien dans un jeu de quilles.

– Ne t’effraie pas, Réal, cette petite Jeanne a le tort de t’aimer beaucoup plus que tu ne le mérites, ainsi comme tous les mauvais sujets tu auras l’avantage d’épouser une femme parfaite pour supporter tous tes défauts. Allons, entre, nous voici chez ta fiancée, quoiqu’il ne soit pas neuf heures fais lui le plaisir, aujourd’hui, d’aller la visiter à une heure convenable.

– Vraiment, Raoul, on dirait que tu me fais la leçon.

– Je ne fais de leçon à personne, mon ami, je me contente de dire ce que je pense.

– Ainsi tu crois que Jeanne sera malheureuse en m’épousant.

– Je ne dis pas cela. Je ne sais pas ce qui peut rendre une femme heureuse. Le bonheur pour la femme est une chose si relative. J’en ai vu qui

étaient parfaitement malheureuses avec des maris modèles.

– Et tu ne me fais pas l'honneur de supposer qu'il me soit jamais possible d'appartenir à cette catégorie ?

– Je dois l'avouer. Je sais qu'avec ta diplomatie tu te sens certain d'avance de pouvoir te tirer d'affaires dans les occasions les plus difficiles, en conséquence tu agis souvent avec une légèreté de caractère qui m'étonne chez un homme d'esprit comme toi et même j'en ai été parfois vexé. Je dirai plus encore, à la place de ta fiancée je t'aurais donné congé.

– Heureusement Jeanne ne pense pas comme toi.

– Oui, heureusement. Comme je te dis, les femmes sont incompréhensibles, voilà pourquoi Jeanne persiste à t'aimer malgré tes travers.

– Merci, Raoul, si tu n'étais pas mon meilleur ami je te ferais sentir que tes remarques sont fort impertinentes.

– Mais, comme je suis ton meilleur ami tu



peux simplement penser que je te dis la vérité. Après tout elle n'est pas si mauvaise puisque tu restes, malgré tes torts, en possession du cœur de la femme qui est assez folle pour t'aimer.

Nous étions à la porte de la demeure de M<sup>lle</sup> H..., une voix douce, partant de l'intérieur parvint jusqu'à nous.

– Qui chante, demandai-je à Réal, connais-tu cette voix ?

– C'est Jeanne, fit-il.

En écoutant je pus reconnaître ces vers qu'elle disait avec beaucoup d'expression :

*« Mon âme par la tienne est toujours devinée,  
Vers la tienne mon âme est sans cesse tournée  
Ainsi que vers le Nord se dirige l'aimant.  
S'aimer tous deux ainsi, c'est une joie  
immense  
Qui jamais ne finit et toujours recommence.  
Du ciel c'est un pressentiment. »*

À cette dernière stance Réal devint sans doute impatient de revoir sa fiancée et sans me prévenir tira le cordon de la sonnette.

– Singulier homme, pensai-je, il aime cette femme, c'est évident, cependant il ne se gêne pas de m'avouer qu'il lui faut des variations. En lisant Madame de Girardin dans « Marguerite ou deux Amours », on se dit : Cet auteur brode, une femme ne peut pas aimer deux hommes à la fois. Et dans le monde réel on ne voit rien d'étonnant à ce qu'un homme cherche auprès de plusieurs femmes le bonheur qu'il ne peut trouver qu'avec une.

La porte s'était ouverte.

– Bonsoir, dit Réal, sans rancune, je te reverrai demain.

Je m'éloignai lentement, emportant dans mon esprit le souvenir des vers que Jeanne chantait.

**Lionel Duvernoy**

1912

Lionel Duvernoy, homme de science et de génie, véritable encyclopédie vivante, cherchait une âme ; une âme qui fut sienne, où ses pensées, ses sentiments, ses goûts, ses aspirations, ses enthousiasmes se retrouveraient enfermés, tel qu'en un coffret d'or ; où tout ce qu'il éprouverait se refléterait ; phonographe parfait répétant ses paroles ; idéal introuvable que depuis des années, aussi malheureux que Byron, il s'acharnait à découvrir. Car il n'était pas banal Lionel, avec sa belle figure, sa stature d'athlète, ses manières attrayantes, son esprit fin se révélant au dehors par le timbre séduisant d'une voix chaude, pénétrante, mélodieuse, sachant si bien dire.

Lionel savait ce qu'il savait, son érudition profonde lui laissait ignorer très peu de choses. Son grand savoir le faisait s'isoler des masses, qui le fatiguaient, l'énervaient, la bêtise humaine l'ennuyait souverainement : il était l'exception sur le cent collectif ; sur cent individus quatre-

vingt dix neuf sont des niais, donc il était l'homme à plaindre, celui qui pense, qui voit, qui sent, qui souffre ; qui souffre de l'isolement de son génie, le faisant un peu ressembler au malheureux voyageur égaré dans une contrée sauvage, où tout ce qu'il dit, tout ce qu'il fait paraît étrange, ridicule à ces incivilisés, le regardant avec des yeux surpris, étonnés.

Pauvre Lionel. Oui, il souffrait de se voir perdu au milieu d'un entourage toujours nombreux, qui le recherchait, le cajolait, le flattait. Il était riche, puissant, savant ; on l'entourait, on le voulait : les femmes se l'arrachaient. Lui restait charmant, mais impassible et froid ; son bel œil noir était trop profond, lui révélait trop vite la petitesse des caractères, la ruse, le mensonge, l'hypocrisie. La psychologie humaine n'avait pas de secrets pour lui.

Au début de sa vie, il avait étudié la médecine, il avait vu couper bien des corps, des bras, des jambes, sans vouloir lui-même opérer. De toutes ces boucheries humaines il avait conclu que pour

sauver trois individus on en faisait mourir six. Ce problème résolu il abandonne la science d'Esculape, pour l'étude du droit ; là encore, il trouva des mécomptes ; le droit c'était la raison du plus fort ; la justice, un mythe. Il se livrerait à la sculpture, le marbre qu'il polirait, le marbre froid et dur il saurait par la seule force de son génie, de sa volonté en faire une œuvre d'inspiration sublime.

Il se mit à l'ouvrage, travailla fort, et en peu d'années réussit. À l'exposition des Arts à Paris, il obtint le premier prix pour sa statue de l'Attente. Il eut un succès monstre, on l'acclama dans un délire d'enthousiasme, les hommes l'enviaient, les femmes le couvrirent de monceaux de fleurs.

Un prix fabuleux lui fut offert pour son chef-d'œuvre, il refusa et tel qu'un mari jaloux, courut s'enfermer avec son trésor ; comme Pygmalion il se mit à aimer sa statue. Il rêva de ces yeux, de cette bouche, de cette âme qui semblait s'échapper de ses lèvres ; il entendit d'elle les paroles qu'il voulait entendre de l'être aimé, il lui

sourit et vécut ainsi du rêve, assez heureux pendant quelques semaines ; mais un beau jour, malgré toute la séduction de la déesse, il trouva vides les pièces qu'il habitait. Le mal dont il avait beaucoup souffert le reprit. Il résolut de voyager, il parcourrait le monde, il la trouverait cette âme fraternelle qu'appelait son âme ; cette étoile de son ciel, ce souffle de son existence, elle existait ; mais où ? S'il ne l'avait pas rencontrée en France, pays des lumières, du sentiment et de toutes les grandes idées, n'était-ce pas une utopie d'espérer la trouver ailleurs ? Cependant poussé par le désir de se sentir compris, il obéit à la force irrésistible qui l'entraînait toujours vers l'inconnu.

Il avait visité déjà le continent européen sans succès, il voyagerait vers le Nouveau-Monde, sol natal des Atala, des Évangeline. Oui, il irait jusqu'en ces terres lointaines. Avant toutefois il verrait l'Afrique ; il voulait étudier toutes les femmes, les blanches, les noires, les jaunes. Trouverait-il plus de noblesse chez les nations sauvages, chez l'être n'étant pas l'esclave des conventions mondaines, nées pour étouffer la droiture des sentiments, rapetisser les natures en

les assujettissant à une loi commune, étreignant dans leur âme ces élans spontanés de générosité, de sacrifice, de désintéressement, que l'homme du monde appelle exaltation. La civilisation portée à son paroxysme n'est-ce pas le décivilisation, n'est-ce pas l'engloutissement de toutes les aspirations, l'obstacle au vrai bonheur ? avec ses préjugés, n'est-ce pas le berceau des maux de la société, le berceau de toutes les souffrances, les haines, les jalousies, de toutes les démoralisations humaines ? C'est le rieur éternel qui fait entendre son cynique ricanement devant la naïveté de la vierge émue qui croit encore à la vertu. Ah ! oublier le monde entier, s'enfoncer dans la profondeur des forêts, des déserts affranchi de toutes les fausses idées d'une fausse société : être franchement soi en pressant la main d'un autre soi-même, oser dire ce que l'on pense, ce que l'on sent, ce que l'on éprouve, se laisser être heureux voilà la vraie sagesse. Ce bonheur il le voulait, à tout prix, il le trouverait. Dans cette détermination il entreprit ses longs voyages.

Sa première étape fut au Caire. Arrivé à l'endroit où le plus grand des guerriers harangua



ses soldats, le sculpteur s'arrêta impressionné, saisi d'émotion devant la face sinistrement triste du sphinx, monstre de l'antiquité placé entre les trois pyramides, dont la majestueuse grandeur lui forme une garde royale. Dorées des rayons jaunissant d'un ciel où le soleil s'endormait, elles lui parurent d'une faste légendaire. Le génie des siècles passés l'enthousiasmait. En contemplant la figure morne, le regard sombre du colosse, qui semble reprocher au temps d'avoir enfoui ses griffes dans le sol, d'avoir assoupi sa force en l'enlisant jusqu'au cou, de l'avoir presque désarmé en lui enlevant son prestige d'incompris, Lionel se sentit envahi d'une triste mélancolie ; lui aussi depuis des années était incompris, il ne pouvait trouver celle qu'il cherchait. Au fond de son âme, il demandait la lucidité du malheureux fils de Laius, vainqueur de l'être fantastique. Où est-elle ? Avec ce but fixe de sa vie il entra dans le désert, non sans avoir auparavant escaladé, avec l'aide des Bédouins, les Pyramides, voulant éprouver la terreur vertigineuse que l'étranger ressent en visitant ces masses imposantes.

Le désert n'était-ce pas l'image de sa vie ? Ses

pas s'y enfonçaient géométriquement, systématiquement, réguliers, uniformes comme tous les jours de son existence. Les collines, les vallons, qu'il y découvrit, il les comparait aux émotions violentes qu'il avait quelquefois éprouvées, aux heures où il avait cru enfin pouvoir réaliser son rêve ; les courants ondulés, aplanis, sans trêve, c'était la réalité, c'était la vie qui passe où le sable poudreux efface toutes les illusions : l'oasis, où quelquefois sur sa route il abreuvait ses lèvres desséchées, c'était les douces rêveries de cet amour idéal qui l'avait jusqu'alors préservé des amours vulgaires, lui conservant toute l'ardeur de ses nobles tendresses, pour cette femme souhaitée, pour cette nature devinatrice, vers qui les élans passionnés de son cœur le poussaient. Ainsi il avait passé sa première jeunesse, ainsi il avait souffert, ainsi il avait aimé, soutenu par cette flamme mystique, le faisant une exception aux autres hommes. Sa grande érudition, son ardeur pour l'étude des choses abstraites, l'avaient aidé à supporter cet isolement volontaire, dont cependant saignaient toutes les fibres de son âme, par ce qu'il était plus noble ;

plus grand que la généralité des êtres humains, il ressentait une douleur immense de se sentir toujours seul au milieu de son entourage.

Découragé il se demandait, avec tristesse, si le gardien suprême de tous les mystères physiques, métaphysiques, hiératiques, systématiques, l'avait jeté dans l'océan universel, lui infime atome, pour suivre le sentier déjà battu des primitives générations, acceptant comme un legs héréditaire les jouissances matérielles, sans préoccupation du véritable idéal, qui nous rapproche du Souverain des mondes ; si toutes ses aspirations devaient s'éteindre faute d'aliment, comme les pâles rayons de l'astre des heures sombres à l'approche du jour.

Sa mélancolie augmentait, ainsi que les ombres de la nuit, elles aussi entraînent dans son cœur, avec les mornes solitudes des régions environnantes. Cet homme si brave, si courageux, pour affronter les périls, pour supporter les douleurs physiques, les plus cuisantes, avait quelquefois, telle qu'une petite femme nerveuse, des défaillances, des désespérances, devant son

impuissance à trouver le remède au mal moral qui  
voilait tout son ciel. Parfois au milieu du Sahara  
il s'était arrêté ému, surpris aux accents de sa  
voix répétant à son insu : « Où es-tu, où es-tu ? »  
interrompant soudain le calme de cette mer de  
sable ; de ce monde où tout était plongé dans un  
sommeil de mort, où nul indice ne révélait la  
présence d'un insecte, d'un oiseau, d'une plante  
animée, où pas un souffle d'air ne gémissait dans  
l'espace, où tout ce qui respire était frappé  
d'immobilité complète, le pénétrant d'un  
sentiment d'oppression, de tortures angoissantes ;  
pendant quelques secondes il se sentit incapable  
d'avancer ; il voulait fuir pour aller ailleurs  
entendre vibrer un son vital, un simple  
bourdonnement de scarabée, un bruissement  
d'herbe, un froissement de branche cassée : mais  
tout son être semblait paralysé, il croyait entendre  
dans son hallucination le glas funèbre tinter son  
*De Profundis*, et comme bien d'autres voyageurs  
avant lui se l'était demandé, Lionel murmura ;  
Est-ce la dernière heure ? par un suprême effort il  
réagit contre cette torpeur et parvint à une oasis,  
où il put inonder son front brûlant, dans une eau

bienfaisante ; elle lui rendit le courage. Ranimé il réussit à franchir en peu de temps les sables du désert...

Après le désert Monsieur Duvernoy passa en Italie ; se dirigea vers l'Inde visita le Japon, traversa le Grand Océan, puis enfin posa ses pieds sur le sol d'Amérique. Chose étrange en respirant les premières bouffées d'air à Victoria, il éprouva les douces sensations de l'amoureux éconduit, recevant un bouquet, qui lui annonce, qu'on le regrette, qu'on le rappelle.

Tout lui plaisait au Canada, la chaîne des Rocheuses, avec ses pics, ses glaciers, ses pierres cristallines aux mille couleurs, l'émerveilla. Il trouvait là une infinité de petites Suisses, avec des montagnes plus hautes, des lacs plus grands. Le site poétique de Banff, à plus de quatre mille pieds d'élévation, entourée de pics hérissés, le captiva plus que tout autre endroit, ce fut à regret qu'il s'en éloigna pour traverser la prairie.

Il fut surpris de trouver cette vaste région de l'Ouest si florissante, sillonnée de villes d'hier, bien bâties, jolies, coquettes, possédant un

commerce étendu, des industries manufacturières, importantes. Les ranchs, aux nombreux troupeaux l'étonnèrent ; il se laissa séduire par la vie libre, affranchie de toute considération mondaine que menaient ces éleveurs de bestiaux, il passa plusieurs semaines au milieu d'eux et put ainsi constater la richesse du sol, dont la luxuriante végétation a valu à ces contrées le titre de : Grenier de l'Empire Britannique.

Lionel traversa ensuite, à la hâte, Winnipeg, Toronto, Ottawa, voulant se rendre aux Bermudes avant la saison d'été ; se réservant de visiter Montréal et Québec à son retour de ces îles, dont il avait entendu vanter le climat enchanteur.

Notre héros ne fut pas désappointé dans son attente, car les Bermudes sont un véritable petit paradis terrestre. Des forçats envoyés par l'Angleterre, il y a plusieurs années, creusèrent dans le sol, de pierre blanche, spongieuse, des allées superbes, des chemins magnifiques ; les travaux immenses faits par ces prisonniers joints à une végétation luxuriante, se renouvelant quatre fois par année, font de ces îles un endroit tel que

raconté dans les contes d'Aladin. Le palmier Royal, le laurier d'une hauteur surprenante, borde de chaque côté, de ses fleurs abondantes, toutes les routes qui semblent des rubanelles blanches jetées sur un tapis d'émeraude. Le Pan-pan ainsi qu'une infinité d'arbres, de familles différentes, charment le regard ; la grande variété, de cent soixante-trois oiseaux, remplissant l'air embaumé et pur de leur chants, séduisent par la beauté de leur plumage et les mille poissons aux brillantes couleurs, offrent un véritable intérêt aux touristes.

Toutes les maisons faites de pierre blanche de la cave jusqu'au bout de la cheminée, ainsi que les huttes des indigènes, bâties de bois, que l'on peint en blanc, font l'effet d'immenses flocons de neige tombés au milieu d'un bouquet de verdure. Il semble que l'on doit toujours être heureux dans un lieu où tout est si beau, si pur ; pas une odeur infecte dans l'atmosphère. Un jour quelques citoyens voulurent introduire l'horrible automobile, avec son souffle empesté et malsain, quatre seulement y furent transportées ; mais toute la population, intelligente, se leva pour protester ; et fit disparaître la puante machine,

aucun infernal destructeur de la santé n'est toléré dans cette terre bénie, destinée à rendre les forces et la vie aux faibles. Les Bermudiens conservent jalousement, l'incalculable joie, de pouvoir respirer à plein poumons les arômes suaves, des courants embaumés, de senteurs de roses, de lys, de laurier. L'âme du poète, du rêveur, éprouve une délirante ivresse, sous un ciel si clément.

Moore en ces lieux écrivit des vers sublimes, inspirés sous l'ombrage des palmiers et du fameux Calabash.

Lionel charmé, ému, écoutait, avec attention, la légende du Laurier nommé en anglais Oleander, que lui racontait son guide.

C'était deux jeunes fiancés que la mer furieuse avait séparés. Sur le bord du rivage la jeune fille regardait s'éloigner celui qui possédait son amour, lorsque les vagues devenues subitement furieuses l'engloutirent dans leur antre.

Éperdue, agonisante, la pauvre enfant, l'appelait avec désespoir « Ô Léandre ! Ô Léandre ! » Hélas aucune réponse ne vint à son appel, rien ne reparut à la surface des eaux ; mais



avec les ondulations de l'air, toutes les fleurs, tristement, se penchant vers le sol, répétèrent avec l'infortunée Ô Leander ! Ô Leander ! comme si leurs voix pouvaient le ramener à elle, et de ce jour elles furent baptisées de ce nom.

Lionel en cueillit deux ou trois, qu'il mit à sa boutonnière, il lui semblait qu'elles étaient ses sœurs, n'avait-elles pas appelé comme lui l'être qu'un cœur souffrant cherchait – cette similitude de sentiments le faisait les aimer. Charmantes fleurs murmura-t-il – vous êtes les sympathiques témoins de nos plus grandes joies, ainsi que de nos plus cuisants chagrins.

Bour-r-che, bour-r-che, bour-r-che. La roue du navire frappe la vague qui vient mourir au loin sur la grève. Le *Saint-Irénée*, fend les eaux du Saint-Laurent, avec une grande vitesse ; on arrive à la Malbaie, sur la rive nord du fleuve, où les touristes jouissent d'un superbe panorama. L'œil ne saurait se lasser d'admirer ce littoral enrubané de routes ombrées, offrant aux regards mille tableaux variés ; les ascensions subites s'y

multiplient, avec une splendeur de décor vraiment grandiose ; toute la rive ainsi escarpée, accidentée, se continue jusqu'au Cap Diamant, que couronne la vieille citadelle.

Assise à l'arrière du paquebot une jeune fille, aux formes gracieuses et séduisantes, accusant toute la sève de la première jeunesse, au teint pâle, mais frais, aux lèvres de corail, aux traits d'une expression unique, suivait de ses beaux yeux couleur noisette, le vol téméraire de deux petits oiseaux que l'inexpérience de la vie avait fait s'aventurer, en chantant, un duo bien parfait, trop près d'une vague mugissante, la lame furieuse, ils ne la voyaient pas, traîtresse elle les couvrit de son écume blanche – quelques secondes on vit leurs ailes se débattre, puis la force des eaux les retint dans son antre.

Anxieuse la jeune fille plongea plus avant ses regards dans le fleuve, espérant les voir reparaître ; mais en vain, ils étaient bien ensevelis tous deux.

Pauvres oiseaux ! qui tout à l'heure avez noté dans l'air une musique si joyeuse, vous voliez,

vos cœurs battaient à l'unisson. Imprudents, vous ne saviez donc pas que tout l'univers vous en voulait ? Jaloux de votre bonheur, mille lutins vengeurs vous poursuivaient ; vous ne pouviez plus vivre, vous vous aimiez, tous les esprits malins demandaient votre vie. Votre crime était grand, vous aviez oublié le monde entier, il fallait disparaître ; tous les fluides magnétiques, diaboliques, déchaînés contre vous, en même temps, vous précipitèrent dans ces eaux perfides, qui vous quettaient.

Ainsi pensant, émue, la jeune fille, entra, ne voulant plus regarder cette onde méchante. Impressionnable et tendre cette mort l'attristant. Lentement elle se dirigea vers le piano, inconsciente de tout ce qui l'entourait, ses doigts firent vibrer sur l'instrument les tristesses de son âme. Les impressions qu'elle venait d'éprouver elle n'aurait pu les dire, mais elle les exprimait avec une telle impression, une harmonie si suave, elle rendait des sons si réels, qu'on eut cru entendre une voix, des paroles, des soupirs, des gémissements, puis enfin des sanglots noyés dans un complet délire.

Perdue dans sa rêverie elle jouait, jouait toujours sans s'apercevoir qu'on avait fait cercle autour d'elle, qu'on l'écoutait avec extase. Enfin elle s'arrêta au contact d'une main tremblante qui inconsciemment s'était posée sur la sienne, un beau visage mâle et fier, le regard humide de larmes, penché vers elle, la contemplait et Lionel murmura.

– Pardon, excuse, mademoiselle, je me suis oublié, ce que vous venez de dire est si beau, si beau ! Où avez-vous appris tout cela ? vous êtes si jeune. Il me semble qu'il faut bien de l'expérience, avoir vécu, avoir souffert pour rendre ainsi.

– Peut-être, monsieur, mais il y a des choses que l'on conçoit sans les avoir apprises, des choses qui nous font pleurer sans les avoir souffertes, des joies que l'on rêve sans les avoir éprouvées. Le plus petit incident parfois fait vibrer la lyre de nos nerfs, nous pauvres femmes, susceptibles aux moindres émotions. Mais vous allez rire de ma réponse, peu d'hommes nous pardonnent de nous laisser ainsi dominer par les

impressions du moment, sans nous classer dans la catégories des exaltées.

– C'est là où l'on a tort, mademoiselle, reprit Lionel, moi je vous comprends ayant trop longtemps souffert du faux jugement des hommes. Je vous admire de ne pas penser comme tout le monde.

La jeune fille le regarda, avec surprise, étonnement, une expression de joie indicible remplit son regard d'une beauté incomparable, il y avait dans ses yeux tout un océan de tendresse et d'amour ; elle tremblait, inconsciente ; elle mit sa main dans la sienne tandis qu'une voie de l'âme partant de son cœur à ses lèvres murmurait, C'est lui, à la minute où Lionel s'écriait : C'est elle !!!

Ô lien mystique unissant deux êtres s'étant longtemps appelés, joie immense du retour de celui que l'on attendait sans l'avoir jamais rencontré, félicité d'un paradis perdu, dont le souvenir nous hantait, sans en avoir jamais savouré les délices, intense satisfaction de se sentir enfin compris, aimé. Ainsi que d'anciens

amis ils échangeèrent leurs pensées ; exprimant, ensemble les mêmes goûts, les mêmes sentiments. Il l'écoutait parler de ses poétiques croyances, qu'il avait toujours lui aussi gardées, chéries, dans son plus intime intérieur, mais, qu'il n'avait osé avouer à un monde sceptique et railleur.

Que d'éloquence dans l'accent des paroles de la jeune fille ; sa voix avait des harmonies inconnues jusqu'alors, mais rêvées ; avec qu'elle confiance elle lui parlait de ce qu'elle aimait, de ses inclinations, de ses sympathies ; par elle il se sentait complété.

Oh ! ravissement ! elle existait, il l'avait espéré sans le croire ; et elle était canadienne, c'est-à-dire française ; sœur par l'âme, elle était sa sœur cadette envoyée pour lui dans ce beau Canada, sol si fertile, où fructifie la bonne semence. Il la retrouvait dans tout son épanouissement, dans toute sa beauté juvénile, n'attendant plus que son frère aîné pour la conduire, par la main, dans les grandes routes déjà frayées par lui, route de tout ce qui est noble

et beau.

Ô France, mère patrie, notre amour, notre orgueil, vogue vers nos rives, nous te souhaitons avec ardeur. Nous avons besoin que tu nous guides dans le sentier du savoir ; nous voulons nous appuyer sur ton bras généreux, pour marcher sur tes traces et devenir comme toi, s'il est possible, dans l'avenir un foyer de lumières éclairant l'univers tout entier.





Cet ouvrage est le 760<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Littérature québécoise*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.